



Judith Förstel et Martine Plouvier (dir.)

L'animal : un objet d'étude

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Le Volucraire dans le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckam

Marie-Geneviève Grossel

DOI : 10.4000/books.cths.10193

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 30 mars 2020

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508808



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GROSSEL, Marie-Geneviève. *Le Volucraire dans le De naturis rerum d'Alexandre Neckam* In : *L'animal : un objet d'étude* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généralisé le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/10193>>. ISBN : 9782735508808. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.10193>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2020.

Le Volucraire dans le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckam

Marie-Geneviève Grossel

- 1 On range généralement dans le genre encyclopédique le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckam (1157/1217)¹, œuvre tout juste située à la charnière des XII^e-XIII^e siècles. Neckam affiche très clairement ses intentions en divisant son livre en cinq parties, dont les deux premières seules s'attachent à une compilation des « choses de la nature », tandis que les trois suivantes représentent un commentaire de l'Ecclésiaste. En outre, le *De naturis rerum* se double d'une reprise versifiée, *De laudibus sapientiæ divinæ*. Comme l'a bien montré B. Ribémont, pour Neckam qui partagea « sa vie entre l'étude et la prière »², le chemin qui conduit de la physique à la théologie n'avait pas à être remis en doute. Aux yeux des modernes, l'intérêt le plus notable de l'ouvrage est d'avoir tranquillement intégré dans sa démarche les apports nouveaux, principalement aristotéliens, qui côtoient ainsi la matière traditionnelle héritée des *Hexameron*, voire des *Bestiaires*.
- 2 M'intéressera ici le petit *Volucraire* inséré dans le chapitre consacré à l'air, second des éléments du monde sublunaire. Ce passage, proportionnellement assez développé par rapport à ceux qui traitent des autres êtres peuplant la terre, possède-t-il son caractère propre ou représente-t-il une mise en abyme de l'ouvrage ? Peut-il nous servir de clef pour mieux saisir la subtilité de l'auteur et de son ouvrage ? Enfin, on peut se demander si ce petit traité nous aide à éclairer le rapport spéculaire qu'entretiennent les deux volets du traité – prose puis vers – conçus pour former un tout.
- 3 Neckam ouvre le premier comme le second livre du *DNR* par un Prologue où il annonce son sujet en même temps que le *color* qu'il va donner à son style. Le premier mot, en sa polyvalence, résume le propos, c'est *forma*³ : la *forma decens*, la *forme harmonieuse* de la nature, figure créée par la main de Dieu, relève moins de la merveille (ce qui suscite l'étonnement, comme par exemple chez Jacques de Vitry) que de la splendeur, ce qui irradie de la lumière. *Admiracione dignis, dotata munifice*, la nature, objet de l'étude, ne réclame à celui qui s'attache à l'inventorier qu'un *stilus mediocris*. Le livre écrit par Dieu, c'est le cosmos dont l'exégèse latine synthétise le sens, à la fois duel et unique, par le mot *ornatus* ; mais l'*ornement* dont il s'agit en cette première phrase est celui du traité

que l'auteur nous présente et dont il proclame la volontaire médiocrité. Le second prologue revient sur cette idée d'un style simple et sans fioritures inutiles, le sujet se suffisant à lui-même, et Neckam s'assimile alors au simple calame, tenu par la main du psalmiste : *calamus scribæ velociter scribentis*⁴. Le verbe qu'éruce la bouche de l'orateur sur le modèle divin, ce sont les *naturæ opera*, les œuvres de la nature, et la dictée rapide se range sous le registre de la célébration. Neckam reste avant tout un *magister*, il entraîne ses auditeurs :

« *Verus igitur sol justitiæ, qui de tenebris facit lucem splendescere, tenebras ignorantia erroneæ in nobis cum vitiorum caligine expellat. In hoc enim opusculo lectorem ad opera lucis invitamus [...] Decevit itaque parvitas mea quarumdam rerum naturas scripto commendare, ut proprietatibus ipsarum investigatis ad originem ipsarum, ad rerum videlicet opificem, mens lectoris recurrat.* » (Prologue au *liber primus*, p. 2).

« Que le soleil de justice, qui fait resplendir la lumière jaillissant des ténèbres, chasse les ténèbres de l'ignorance qui erre en nous avec la suite des vices ! Dans ce petit ouvrage, nous invitons le lecteur aux œuvres de lumière [...] Ma petitesse en effet a décidé de faire valoir par un livre les natures de certaines choses afin que, les propriétés de ces choses une fois examinées, l'esprit du lecteur s'en retourne à leur origine, autrement dit à l'artisan. »

- 4 Dieu est le décorateur suprême et son scribe ne se veut ni un physicien ni un philosophe, son but n'est pas la *scientia*, mais l'enseignement de la *sapientia* par la description de Ses œuvres :

« *Sicut autem totus mundus inscriptus est [calamo Dei], ita totus littera est, sed intelligenti et naturas rerum investiganti, ad cognitionem et laudem Creatoris [...] Sapientiam autem Dei enarrant color rei et pulchritudo et forma, cum figura et dispositione partium et numero* » (Prologue II, p. 125).

« Le monde est tout entier la lettre faite pour conduire celui qui comprend et celui qui recherche les natures des choses vers la connaissance et la louange du Créateur ; la couleur d'une chose, sa beauté, sa forme, sa configuration, sa disposition, le nombre de ses parties disent la sagesse de Dieu. »

- 5 Ainsi les choses de la nature peuvent-elles être écrites en lettres d'or ou en lettres de nuit ; qui plus est, une seule et même chose peut se voir appliquer l'une et l'autre lecture, ce qui était déjà la leçon du *Physiologos* et de ses moralisations antithétiques⁵. Ainsi du petit moineau, pourtant taxé d'*avis libidinoso, levis et vaga*⁶ :

« *Nonnumquam tamen in Sacra Scriptura nomen passeris aureis scribitur litteris, propter fecunditatem et agilitatem et commercium quoddam familiaritatis, quod cum hominibus contraxisse videtur* » (p. 109).

« Parfois dans les Écritures, le nom du moineau est écrit en lettres d'or, en raison de sa fécondité, son agilité et sa familiarité avec les hommes. »

- 6 Mais la lecture qu'en fait le Maître s'apparente fort naturellement à celle de la *lectio*. L'*ornatus* divin est une somme des multiples apprêts qui ont embelli le cosmos, et la collecte des commentaires qu'opère la *lectio* pour les dénombrer ne négligera aucun chemin. Ainsi le chapitre qui ouvre les oiseaux se réfère à l'incontestable *auctoritas* qu'est Cassiodore ; mais plus loin, ce sont les poètes qui deviennent les guides :

« *Poetæ etiam mysterium veritatis obvolvebant figmento fabularum relationum, intelligentibus loquentes* » (Cap. XXXIX *De pavone*, p. 90).

« Les poètes aussi enveloppaient le mystère de la vérité sous la fiction de leurs narrations fabuleuses et ainsi ils parlaient à ceux qui comprennent. »

- 7 Dans cet *ornatus* complexe qu'est le monde, chacun des éléments à son tour va se parer de ses propres ornements, ainsi les oiseaux sont les ornements de l'air⁷. Un statut spécial leur réserve dans l'œuvre la première place parmi les animés, sans doute parce

que le récit de la Genèse les favorisait déjà en leur concédant, avec les poissons, un jour spécial, à la différence de toutes les autres créatures, sauf l'homme. Le Volucraire succède à deux notices, traitées à cette place en raison de l'air qui les anime, d'abord la voix, puis la cloche. Un lien secret justifie peut-être la succession de la voix et de la cloche avant l'oiseau. La voix est vivante, *viva vox*, elle implique le locuteur et l'auditeur. Face à la *viva vox* se dresse l'écho, voix qui contrairement à celle qui implique la réponse, se heurte à un obstacle et s'en revient, inutile. La courte explication « scientifique » suivie de sa moralisation, puis d'un moment d'éloquence misogyne à propos de la nymphe Echo, débouche enfin sur le panégyrique de la voix, outil du *grammaticus*, du dialecticien, du rhéteur et du musicien⁸. Le rapport de la voix à la musique, qui amène par le biais de l'élément aérien l'évocation des oiseaux, est dès lors marqué par une double ambivalence, la musique mérite le statut d'art suprême :

« *Quam dulce autem sit melos, quam concors vocum harmonia, ad quantam excitet, immo perducatur, animos lætitiæ vocum consonantia, vix verbi exprimere posset* » (Cap. XX *De voce*, p. 68).

« Quelle douceur dans les mélodies, quelle harmonie quand les voix s'accordent, quelle joie si forte éveille ou plutôt prolonge dans les âmes les voix qui consonnent ! – c'est à peine si on pourrait l'exprimer. »

- 8 Mais la musique atteint ainsi à l'indicible, et ce ne saurait être totalement en sa faveur. Neckam est, de fait, très augustinien et il n'a certainement pas oublié la méfiance de l'évêque d'Hippone devant la force de la musique :

« *Chromaticum tamen genus cantilenæ præ diatonico et enharmonico, mentes non solum compellit ad lætitiæ, sed viriles animos fere effœminat.* » (*ibidem*).

« Toutefois le registre chromatique du chant, comparé au registre diatonique ou à l'enharmoine, ne se contente pas d'amener de la joie dans les cœurs, il va presque jusqu'à efféminer les esprits mâles. »

- 9 On se rappellera ici les remarques physiognomiques d'Albert le Grand rapprochant les hommes à la voix trop chantante et trop aiguë de l'oiseau qui est vain, léger, féminin⁹. La notice suivante, consacrée à la cloche, débute par la moralisation : la cloche signifie l'office de prêcheur¹⁰, puis l'auteur expose les lois physiques du son des cloches. Ailleurs Neckam rapproche la cloche et le coq, girouette en haut du clocher. Casqué (*crîstatus*), le coq symbolise à son tour le prêcheur qui porte le casque de l'espoir¹¹.
- 10 C'est, nous l'avons vu, sous l'autorité de Cassiodore que Neckam introduit son Volucraire. La citation met l'accent sur la communauté que forment les oiseaux. S'adressant au roi des Ostrogoths Athalaric, afin de leur vanter les bienfaits de la paix, Cassiodore évoque l'exemple des oiseaux volant en groupes parce que leur innocente volonté les rend doux. L'apanage de l'oiseau est l'aile qui explique son rapport à l'air et la voix, car ce sont des voix d'oiseaux que développe l'exemple :

« *Canori turdi amant sui generis densitatem, strepentes sturni compares sequuntur indesinenter exercitus. Murmurantes palumbi proprias diligunt cohortes.* »¹² (Cap. XXIII *De avibus*, p. 71).

« Les grives mélodieuses aiment la fréquentation de leurs semblables, les bruyants étourneaux suivent continûment leurs pairs, les plaintives palombes affectionnent les troupes des leurs. »

- 11 À rebours, sont solitaires et violents tous les oiseaux de proie, les éperviers pleins de hardiesse ou les aigles chasseurs, en bref, tous ceux qui n'éprouvent aucun désir de partager avec autrui la proie conquise, ce qui n'empêche pas Neckam de leur consacrer les premières notices de son Volucraire, comme d'ailleurs Albert le Grand, car il y a toujours chez l'écrivain médiéval d'origine aisée un admirateur de la noblesse des

chasses à l'oiseau. On notera encore l'appréciation élogieuse de Neckam pour le style *elegans* de Cassiodore¹³. Ajouté à l'impressionnant florilège de citations des poètes antiques, ce trait donne à notre auteur une certaine spécificité pour ne pas dire originalité parmi les encyclopédistes. On peut penser que c'est le choix cassiodorien des adjectifs qui a intéressé Neckam : *canori, strepantes, murmurantes*, ils représentent un essai de particularisation du chant de chaque groupe d'oiseaux cité. Il se peut que Neckam ait désiré rivaliser avec Cassiodore lorsqu'il décrit en magnifiques harmonies imitatives le craquètement de la cigogne :

« *Ciconia quæ et crotalistris rostris crepitantibus crotolans, horas diei distinguere perhibetur crepitatione sua* » (Cap. LXIV *De ciconia*, p. 112).

« La cigogne qui claquette en faisant claquer les castagnettes de son bec crépissant est, comme on la présente, celle dont les claquêtements permettent de distinguer les heures du jour. »

- 12 On remarquera que le don d'indiquer les heures, ici accordé à la cigogne, est habituellement propre au coq. Cela nous amène à notre seconde question préliminaire. Il semble que les oiseaux représentent un groupe spécifique et valorisé dans le bestiaire ou dans les *opera naturæ* : habitants de l'air, ils en ont les propriétés très particulières que la voix incarne. Mais la voix n'est pas une réalité indifférente quand on écrit un livre qui est doublement sous le signe du verbe : parole originaire de qui tout part et à qui tout revient ; parole du prédicateur qu'est le *magister*, révélant le chemin par ses analyses. Pourtant, à lire les notices du Volucraire, on ne se trouve guère en *terra incognita*. La méthode pour inventorier le réel ou la nature reste la même durant tout l'ouvrage. Largement tributaire de ses prédécesseurs, Neckam ne renie ni Isidore¹⁴ (comme d'ailleurs tous les Encyclopédistes, Isabelle Draelants¹⁵ l'a bien montré), ni les *auctoritates* proches ou lointaines. Les notices s'abritent aussi bien sous l'autorité d'Aristote – dont Neckam a pu connaître certains passages soit par des florilèges, soit par des intermédiaires perdus – que sous celles de Pline ou de Solin. Il est difficile de savoir de quelle façon l'encyclopédiste anglais considère ses sources, témoin ce petit salut, à Solin précisément, dans lequel on a du mal à ne pas déceler une certaine ironie, lorsqu'il note que l'autruche est victime du haut mal, le seul parmi tous les oiseaux selon le *Polyhistor*, alors que tant de bestiaires nous enseignent que c'est aussi le cas du moineau, comme la conclusion de la notice le rappelle :

« *Salva pace Solini, passer vexatur eodem morbo.* »¹⁶ (Cap. LXX *De coturnicibus*, p. 117).

« Sauf le respect de Solin, le moineau souffre de ce même mal. »

- 13 Nous sommes ici bien loin de l'acrimonie avec laquelle Albert signale les *fabulæ* de Pline ! Mais sous l'apparente monotonie du commentaire moral doublant la notice plus ou moins naturaliste, se glissent de grandes différences : en bon médiéval, Neckam pratique la variation. Ainsi la fiche qui traite de la colombe est résolument consacrée à une vision scripturaire que la première phrase annonce :

« *Columbæ proprietates Sacra Scriptura variis in locis latissime prosequitur* » (Cap. LVI *De columba*, p. 106).

« La Sainte Écriture s'attache à explorer d'une très large façon et en des lieux divers les propriétés de la colombe. »

- 14 La conclusion souriante est l'inutilité de s'attarder¹⁷, que, d'ailleurs, Neckam ne respecte guère puisqu'il relève le gémississement plaintif de cet oiseau et son habituelle interprétation symbolique, sa nourriture en tout point pure, l'absence de poche à fiel, enfin ses ruses pour échapper à l'épervier.

- 15 Après la présentation de la très sérieuse colombe, s'ensuit une petite notice sur le *strofilos*, mise sous l'autorité de Solin ; cette succession est en soi un bel exemple de cette variation dont Neckam aime à se réclamer et qui affecte à la fois le détail des propriétés et les oiseaux traités. L'extrême concision de cette notice (cinq lignes) n'en repose pas moins sur une synthèse de deux oiseaux, le *strofilos* et l'*ichneumon*. Le *strofilos* de Neckam recouvre en réalité le *trochylos* de Solin¹⁸, c'est-à-dire le roitelet – en fait le troglodyte. Solin narre que le *trochylos*, de très petite taille, s'introduit dans la gueule du crocodile, le picote gentiment et lui nettoie les dents de tout parasite. Quand le saurien, alangui par les caresses du bec de son hôte temporaire, laisse bâiller ses mâchoires, survient alors un second oiseau, l'*ichneumon*, qui s'enfonce dans les entrailles du crocodile et les ronge jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il se peut que Neckam, qui accorde au seul *strofilos* les actions successives des deux oiseaux, ait travaillé sur une version fautive du *Polyhistor*. Quoi qu'il en soit, Solin rapportait ici un fait vérifié¹⁹ pour le pluvian fluviatile confondu avec le troglodyte, mais faux pour l'*ichneumon*, oiseau fabuleux²⁰. Surtout, le vocabulaire employé montre que Neckam s'est bien amusé à traiter cette notice : l'oiseau *scalpit* (sculpte ou chatouille) la gueule du crocodile, ce grattage (*scalpurrigine*) qui *blandit* (caresse) le saurien lui ouvre un chemin jusqu'aux cavernes profondes intimes (*fauces*) de la bête qu'il se met à creuser (*erodo*) causant des dégâts vitaux (*populatis vitalibus*). La moralisation – que la flatterie soit un doux poison est un charmant euphémisme !
- 16 Naturellement certaines notices sont beaucoup plus conformes à la tradition. Ainsi la description du phénix, très semblable à ce qu'ont pu en écrire d'autres auteurs et tout aussi livresque, reprend mot pour mot d'autres encyclopédies²¹. La moralisation est non moins traditionnelle²². La notice-citation se clôt sur une ultime et très longue citation tirée des *Métamorphoses* d'Ovide, et ainsi Neckam achève de ranger délibérément l'oiseau dans le registre du fabuleux et des exercices d'école.
- 17 À côté de ces pratiques que toutes les Encyclopédies connaissent depuis très longtemps, Neckam, comme Albert le Grand, ajoute à son texte des traits qui proviennent sans conteste d'une observation directe. Ils prennent parfois l'aspect d'un croquis satirique qui rappelle La Fontaine, ainsi de la pie réduite à son jacassement :
- « *Pica loquax, garrulæ repraesentatrix jactantiæ* » (Cap. LXIX *De pica*, p. 115).
« La pie jacasseuse représente la jactance bavarde. »
- 18 Et, ce qui est plus rare, à sa très longue queue (*cauda longiore*), destinée à équilibrer sa démarche un peu « chaloupée », c'est un détail qui repose sur l'expérience vécue. Elle rejoint la légère ironie dont fait souvent preuve le maître anglais. Tout aussi réaliste est la remarque que le troglodyte (appelé ici roitelet) possède un organe vocal totalement disproportionné à sa minuscule corpulence :
- « *Sed et in tam exili corpore garrutum tantæ sonoritatis quis non miretur !* » (Cap. LXXVIII, *De regulo*, p. 122).
« Mais qui n'admirerait pas un babil d'une telle intensité sonore en un corps si menu ! »
- 19 Le trait amusant se situe dans la moralisation. Après avoir évoqué la légende qui explique le nom – *regulus* – de l'oiseau, le moraliste la rapproche de la phrase d'un *Philosophus* (qui n'est pas Aristote mais Bernard de Chartres)
- « *Nos sumus quasi nani stantes super humeros gigantum* » (p. 123). »
« Nous ressemblons à des nains, debout sur les épaules de géants. »

- 20 L'assimilation des savants de l'École avec le roitelet prête à sourire, et cela d'autant plus quand elle s'appuie sur ce que l'auteur qualifie de *relatio fabulosa* (p. 122). Plus savante est la remarque que de la salive du coucou naissent les cigales²³. Comme souvent cette légende repose sur un fond de vérité, il s'agit en fait non de la salive de l'oiseau, mais d'une exsudation écumeuse de la larve de la bedarde (qui est une variété de cigale), laquelle devient ensuite cigale. Resterait à vérifier que le coucou se nourrit de cette larve, puisqu'il est un prédateur reconnu de chenilles (processionnaires).
- 21 On pourra aussi trouver crédible, dans la bouche d'un Anglais, l'affirmation que les rossignols ne chantent que sur l'une des rives d'un certain fleuve coulant en Cambrie (pays de Galles)²⁴. Il serait facile d'aligner d'autres exemples de cet esprit d'observation. Mais très souvent, l'oiseau, quoique campé de façon réaliste, fonctionne aussi, fonctionne surtout, à la façon d'un signe. Ainsi du corbeau en sa noirceur, ici bien opposée aux moralisations habituelles :
- « *Nigredo tantæ excellentiæ est inter alios colores ut cum alii aliis servis se supervestiri coloribus permittant, niger color alium mutuari dedignetur* » (Cap. LXI *De corvo*, p. 110).
« Le noir est d'une telle excellence parmi les autres couleurs que, alors que toutes les autres couleurs peuvent se recouvrir mutuellement, la couleur noire dédaigne tout mélange avec une autre. »
- 22 Cela justifie que le noir soit couleur monacale ; mais cela « explique » non moins que le corbeau ne « reconnaisse » ses petits qu'au moment où ils arborent des plumes noires. Être vêtu du noir, plus pur que tout autre couleur, relie mystérieusement le corbeau à son rôle prophétique d'oiseau-voix : il annoncera les changements de temps, il sera le *doctor nuntius* enseignant les *propriétés des choses*. Son logis tout en haut d'une tour le métaphorise en habitant de la constance. Mais là encore :
- « *Nomen corvi tetris meretur scribi litteris* » (Cap. LXI *De corvo*, p. 111).
« Le nom du corbeau mérite d'être écrit en lettres ténébreuses. »
- 23 Car il est difficile d'oublier que l'oiseau est charognard. On notera que c'est le nom du corbeau et non l'animal qui ramène cette particularité réaliste que la moralisation assimile à l'attitude mortifère des voluptueux. Mais cette envolée quasi poétique ne doit pas nous faire oublier que Neckam s'est longuement et savamment penché sur les couleurs²⁵.
- 24 Domesticqué de longue date, le corbeau peut parler, comme le souligne une citation du poète Martial qui vient clore cette très suggestive notice où les éclairages divers sont autant de moyens de souligner la *natura formosa* à travers toutes les propriétés de l'objet. D'autres fiches mènent une réflexion linguistique sur un nom d'oiseau :
- « *Ficedula avis est quæ pretiosis et deliciosis fructibus vescitur, utpote ficubus et uvis* » (Cap. LIII *De fidecula*, p. 104).
« Le bec-figue est un oiseau qui se nourrit de mets précieux et délicats, de figues et de raisins. »
- 25 Il s'agit en fait d'une réminiscence de Martial. Que l'oiseau porte le nom de ce qu'il avale donne de façon amusante à sa chair la saveur succulente de ce qui le nourrissait. La dénomination des êtres qui fut dévolue à Adam apparaît comme une des *propriétés* de l'oiseau, elle en subsume l'essence. Ainsi encore de l'alouette. La musicalité de son chant le transforme en *laudes animales*, pour lesquelles Neckam emploie de façon remarquable le terme *decantat*. Messagère du jour, l'alouette devance l'aurore malgré toute sa rapidité :
- « *Nunquam ipsam ortus auroræ etiam accelerantis fallit* » (Cap. LXVIII, p. 115).
« Jamais ne la trompe l'apparition de l'aurore, si rapide qu'elle soit. »

- 26 Le vol de l'alouette est décrit avec la précision de qui l'a souvent admiré :
- « *In sublime volat, gyris proportionalibus ascendens* » (*Ibidem*).
« Elle vole au plus haut du ciel, elle s'élève en traçant des cercles justement accordés. »
- 27 Symbole attendu des contemplatifs, l'alouette porte une courte huppe, beaucoup plus marquée chez le cochevis dont le chant, assez peu varié, est de moindre qualité. Neckam note la raison de la distinction entre les diverses alouettes :
- « *Galatea autem alauda, quæ a nonnullis cirrita dicitur, cæteris alaudis præferenda est in systematum argutis distinctionibus* » (Cap. LXVIII *De alauda*, p. 115).
« L'alouette « casquée » que certains disent « sommée d'une huppe », doit être préférée à toute autre alouette dans les distinctions pénétrantes des classifications. »
- 28 Pourtant ici l'affirmation prête à hésitation : le cochevis ou alouette huppée (*galatea*) n'est certes pas l'alouette la plus réputée pour son chant. En outre, Neckam appuie la préférence (*præferenda*) sur la légende de l'alouette, telle qu'il a dû la rencontrer dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Il signale, en guise d'argument, que la légende de Scylla en fait une épouse répudiée du Crétois Minos, ce qui renverrait à la rareté des alouettes en Crète. Ce dernier argument, d'ailleurs controuvé – au moins aujourd'hui –, ne réussit guère à convaincre malgré la longue étude de vocabulaire. Comme Neckam prend soin de le souligner :
- « *Rerum naturæ varias admittunt morales interpretationes* » (Cap. LXXIV *Iterum de pellicano*, p. 119).
« Les choses de la nature admettent des interprétations morales variées. »
- 29 À l'évidence, dans le *Volucraire*, comme dans l'ensemble du *DNR* il appuie son enquête sur un éventail ouvert des sources, que seuls nos critères modernes considéreront comme de valeur inégale. Les commentaires des propriétés peuvent donc s'appuyer sur les *relationes fabulosæ* des écrivains antiques, mais non moins sur la science galiénique apprise par Neckam lorsqu'il fréquentait le cours du maître médecin Gilles de Corbeil – en témoignent les assertions sur la chaleur humide des oiseaux de proie femelle²⁶, laquelle explique que chez ces prédateurs, le mâle est toujours de beaucoup plus petite taille. Ou encore cette notice sur l'absence d'urine chez les oiseaux dont la démonstration renvoie à Aristote²⁷. Comme le *DNR* est un traité relativement court au regard de bien d'autres ouvrages du même registre, il est clair que son auteur a opéré un choix parmi les *res* qu'il étudierait. Si le cheminement s'apparente à celui des Encyclopédistes, l'exhaustivité dont ces derniers se targuent n'est ici nullement recherchée. Une étude plus poussée de l'ordre qui préside à la succession des notices d'oiseaux et une analyse des traits traditionnels notoires qu'il a négligés resteraient à mener.
- 30 On pourrait ainsi partir de cette conclusion provisoire que, pour mieux célébrer la multiple splendeur de l'*ornatus* offerte par la Création, le *magister* offre à ses lecteurs une multiple image des choses de la nature qu'il a choisi d'étudier. Malgré la modestie convenue de son prologue, Neckam place très haut son exigence d'écrivain. Le *Volucraire* est tout particulièrement propre à l'expression de cette ambition. Situé au milieu du Livre I, puis redoublé dans la partie en vers, il tisse entre la réalité physique – l'air et son *motus*, le vent, dont la présence ici est voix (tantôt *murmur* tantôt *tonitruum*) – et la présence des oiseaux, venus des livres ou du quotidien, un lien qui est celui de la Parole :

« *Verbum Patris sapientia est. Sapientia autem thesaurus nobilis est, quia sine sui detrimento omnibus se offert, omnibus sufficit. Vox item affectus animi exponit, adeo ut littera quaedam esse videatur, voluntatis interioris. Adde quod vox viva efficacius imprimit mentibus auditorum sententiarum characterem quam mortui apices* » (Cap. XX *De voce*, p. 66).

« Le verbe du Père est sagesse. Et la sagesse est un noble trésor, elle qui sans le moindre dommage s'offre à tous et à tous apporte pleine suffisance. De même la voix découvre les mouvements du cœur si bien qu'elle apparaît comme la lettre de la volonté intérieure. Ajoutez à cela que la vive voix imprime le caractère particulier des sentences sur l'esprit des auditeurs de façon bien plus efficace que des lettres dénuées de vie. »

- 31 Ce jeu subtil nous fait glisser du Verbe divin à la voix de tous les vivants, la *viva vox* ; il redéfinit le Verbe en sagesse, trésor²⁸ qui s'offre à tous sans jamais s'épuiser, avant de le muer en lettre intime, cette écriture de la volonté qui s'imprime sur le cœur en ses mouvements affectueux (*affectus animi*) et sur l'intelligence (*mens auditorum*). En ce sens, il faut non seulement élargir l'investigation à toutes les sources de connaissance dont peut disposer l'homme, mais encore à toutes les formes de l'expression. Tout comme l'oiseau a sa place dans les encyclopédies, et dans bien des pages de la Bible, l'oiseau est l'hôte accoutumé des œuvres poétiques. Neckam a manifesté dans ses nombreux écrits son vif intérêt pour la grammaire et la prédication, pour le langage. C'est sans doute la raison qui l'a poussé à doubler son *DNR* en prose d'une réécriture en vers. Adeptes de la variation, Neckam est bien loin de versifier son texte en prose ; la notice en vers choisit très souvent de se focaliser sur un point différent de celui qu'avait développé la première notice. Par là même, la moralisation offre à son tour une nouvelle appréhension de l'oiseau étudié. Une ironie légère peut se voir substituer un registre plus grave, le développement rhétorique que la richesse des sources laissait attendre peut tourner court. Il y aurait enfin une recherche intéressante à mener sur ce que la forme autorise ou suscite. Pour amorcer cette possible lecture, je ne prendrai qu'un exemple, celui du cygne.
- 32 Dans le *DNR*, la fiche concernant le cygne se distingue par la note quasi désinvolte qu'elle concède à la beauté du chant de cet oiseau ; son *dulcissimus concentus* est encadré d'un côté par une citation de Bernard Silvestre, qui insiste sur l'aspect funèbre et de l'autre côté, par une citation d'Ovide, qui introduit le mot *concinis* (le chant du cygne étant traditionnellement un *concentus*). Ce que la notice exploite est l'inéluctabilité de la mort, Atropos n'est pas Orphée, rien ne saurait l'attendrir, à quoi bon dès lors nos lamentations funèbres ? Le texte s'achève sur le plumage du cygne, comme pour justifier que l'essentiel est la couleur d'un oiseau dont le nom reposerait sur un étymon signifiant « blanc ».
- 33 Mais cette notice doit être relue en regard de celle qu'illustre le texte en vers. Le *De laudibus* accorde un long passage au cygne : quatorze vers racontent son chant ultime, vingt-deux en tirent une moralisation qui est bien davantage une réflexion personnelle. Le texte en vers est donc plus développé que la prose. Neckam approfondit le rapport entre la mort et le chant, à l'exception des deux vers liminaires qui présentent de façon humoristique la splendeur de l'oiseau blanc comme une parure décorant la table des riches. Une seule image de l'oiseau vivant, que l'heureuse concision de la forme-vers rend majestueuse, montre le cygne qui bat des ailes puis fend les ondes de sa poitrine gonflée, – autre image d'une belle exactitude.
- 34 Dans le *De laudibus*²⁹, le cygne est bien un musicien ; *dulce melos/demulcet cantu/mellifluo ore*/et un exemple pour le croyant puisqu'il connaît la vraie douceur du passage : deux

fois *gaudet*, deux fois *laetus* réuni par *fata quieta* : son adieu apparaît comme une leçon adressée à tous les autres oiseaux (*volucres*). C'est la démarche traditionnelle des bestiaires.

35 Vient alors la réflexion, réservée à ceux qui « osent explorer les choses naturelles de façon plus subtile ». Car la gent gazouillante (*garrula turba*) croit comprendre les causes de ce chant de fête et elle se trompe ! Le cygne est réellement accablé de douleur, la vieillesse pesante l'a rejoint quand sa mort lui est annoncée, et l'oiseau d'Apollon, l'oiseau divinateur, ne peut feindre l'ignorance. Ce tableau inattendu donne une nouvelle explication de l'ampleur mélodique du chant, cette fois encore magnifié, *varios sonos, voce sonora, novos modulos*. Pour finir, l'oiseau vieilli meurt dans un dernier gémissement, *querulus*, parmi les herbes.

36 Qu'en conclure ? L'image insolite de l'oiseau solaire, accablé d'âge et effrayé par la mort qui vient, fait miroir à ce que nous avons trouvé à l'orée du Volucraire. La musique des vives voix, art suprême, est aussi ce dont il faut savoir user avec mesure. Le Volucraire de ce monde a été écrit par le calame divin avec des lettres d'or. Mais les signes que les oiseaux nous procurent doivent être interprétés avec cette forme de méfiance qui est le trait augustinien de Neckam. Non que les choses de la nature dépeignent une réalité mauvaise, mais il faut chercher en elles les voies du salut, non l'unique *curiositas* qui divertit. Qu'est-ce que le vent, demandait le chapitre préliminaire sur l'air, que viennent orner les oiseaux ? La réponse est une citation d'Aristote nommément tirée des *Topiques* :

« Le vent est le mouvement de l'air. »

37 Dès lors on peut le décrire, le définir, l'étudier, c'est la tâche du physicien. On peut aussi en chanter les vertus en poète, les propriétés, bonnes et mauvaises, en philosophe. Mais pour l'homme de tous les jours qu'est aussi le physicien, et pour son âme, le vent reste cette voix qu'il faut apprendre à écouter, le vent dont on ne « sait pas d'où il vient et où il va »³⁰, mais dont tout homme « né de l'esprit » « entend la voix » :

« *Ventorum etiam raucum murmur et terror tonitruorum potentiam loquuntur Creatoris et ad devotionem mentes prius perterritas perducunt* » (Cap. XVIII *De aere*, p. 63).

« La rumeur assourdie des vents ou les grondements du tonnerre parlent aussi de la puissance du Créateur et mènent les esprits terrifiés à la dévotion. »

38 Parce qu'ils font partie de l'air, les oiseaux sont riches de propriétés fascinantes et lourds de tout un intertexte poétique et biblique. Mais, comme pour la musique, il faut savoir revenir de l'enchantement des lettres d'or ou de la peur des lettres de nuit pour en traiter la *lectio*. La tâche entreprise est celle du *magister* et le livre obtenu est tendu à l'auditeur disciple. Le temps de l'étude est le temps de l'écriture, il englobe dans son miroir inverse le temps de l'angoisse existentielle qui lui aussi appartient à l'écriture que va proclamer la voix pour lui donner vie :

« *Sed jam me volucres nisu cantuque sonoro
Demulcent, variis concrepat aura sonis.
Contentus recreor, formas admiror, amara
Contristans animum sollicitudo fugit.
Dum scrutor leges naturæ sedulus, ecce
Offert se nobis sponte querela vetus.* » (v. 143-148, p. 376).

« Mais déjà les oiseaux, par leur élan et leur chant sonore
 Me charment, la brise retentit de leurs sons divers
 Tout content, me voilà ranimé, j'admire leurs formes,
 L'amer souci qui attristait mon âme a fui.
 Mais pendant que je scrute avec empressement les lois de la nature,
 S'offre à nous de nouveau notre plainte ancienne. »

BIBLIOGRAPHIE

- Albert le Grand, *D. Alberti Magni, Opera omnia*, éd. A. Borgnet, *Animalium libri XXVI*, Paris 1891, (2 vol.).
- Cassiodore, *Cassiodorus, Variae*, 8, XXXI, *Genesis viro senatori, Athalicus rex, Severo viro senatori*. [URL : <http://monumenta.ch/latein/>]
- DRAELANTS Isabelle, « Encyclopédie et lapidaires médiévaux, la durable autorité d'Isidore de Séville et de ses *Étymologies* », éd. numérique, *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 16, 2008. [URL : <http://crm.revues.org/10682>]
- NECKAM Alexander, *De naturis rerum libri duo* ; with the Poem of the same author *De laudibus divinæ sapientiæ*, edited by Thomas Wright, Longman, Green, Longman, Roberts, and Green, London, 1863.
- RIBÉMONT Bernard, La « Renaissance du XII^e siècle et l'Encyclopédisme », Paris, (Essais sur le Moyen Âge 27), Champion, 2002.
- Solin, Caius Julius Solinus, *Polyhistor, Collectanea rerum memorabilium*, (éd. T. Mommsen, Berlin, 1895). [URL : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/solin/>]
- ZUCKER Arnaud, « Morale du Physiologos : le symbolisme animal dans le christianisme ancien (II^e-V^e siècle) », éd. numérique, *Rursus*, n° 2, mis en ligne le 4 mai 2007. [URL : <http://rursus.revues.org/142>]

NOTES

1. Le texte de Neckam ici cité renvoie à l'édition A. Neckam, *De naturis rerum libri duo...* Je le cite dans la suite du texte sous la forme abrégée *DNR*.
2. B. Ribémont, *La renaissance du XII^e siècle et l'encyclopédisme*, p. 164.
3. Prologue, p. 1 : *Forma decens admiratione dignis naturæ munifice dotata deliciis modico cultu contenta est, sibi sufficiens ad ornatum*. (La forme harmonieuse de la nature, digne d'admiration et généreusement dotée d'agréments, se satisfait d'un travail modeste qui suffit à sa beauté).
4. Prologue II p. 125. Renvoi au Ps. XLIV 2.
5. A. Zucker, « Morale du Physiologos : le symbolisme animal dans le christianisme ancien (II^e-V^e siècle) », *Rursus*, n° 2, en ligne.

6. *Cap. LX De passere*, p. 109.
7. *Aves autem ornatus aeris* dicuntur*, p. 70.
8. *Cap. XX De voce*, p. 68.
9. *Si quidem acutan et nollem habere vocem, effoeminati [...] probantur [...] qui autem in nodum avium vocem in quendam cartum intendunt, proni sunt in venerem et de facili leves et inanes.* Albert le Grand, *Animalium*, vol. I, p. 64.
10. *Campana praedicatoris repraesentat officium (Cap. XXII De campana*, p. 69).
11. *Gallus autem ecclesiae superpositus caput suum vento flanti opponit, in quo instruuntur praelati, quia viriliter pro domo Domini, quam regendam susceperunt. Cap. XVIII De aere*, p. 63. Et : *Gallus igitur crista insignitus docet praedicatorem, galea spei munitum esse debere. Barba galli maturitatem praedicatoris designat Cap. LXXV De gallo gallinaceo*, p. 120.
12. Cassiodorus *Variae*, 8, XXXI.
13. *Eleganter notat Cassiodorus*, p. 71.
14. Voir la notice du butor par exemple p. 105.
15. I. Draelants, « Encyclopédie et lapidaires médiévaux, la durable autorité d'Isidore de Séville et de ses *Étymologies* ».
16. Que l'on pourrait presque traduire, par un assez désinvolte « Sauf votre respect, mon cher Solin ! » ou « Paix aux cendres de Solin ! ».
17. *Unde et tanto brevius eas tangere libet quanto diffusius ab aliis explicantur* (p. 106).
18. Caius Julius Solin, *Polyhistor*, XXXIII.
19. Le pluvian fluvatile est bien connu des ornithologues.
20. L'ancien français *cocatrix* reposerait sur l'étymon *calcatrix* (« qui foule du pied ») qui traduit le sens étymologique grec du latin *ichneumon*, la mangouste d'Égypte, animal vénéré par les Égyptiens, parce qu'elle les débarrassait des serpents et des jeunes crocodiles.
21. *Cap XXXIV et XXXV De Phoenice*, p. 84-86.
22. *Fidem ergo facit resurrectioni natura phoenicis quamquam et in virtutum aromatibus renovari nos oportere sic instruamur* (p. 85).
23. *Cuculorum salivæ cicadas gignunt (Cap. LXXXII De cuculo*, p. 118).
24. *Est igitur in Cambria fluvius notissimus, in cujus ripa Britanniae majori viciniore avis ista cantat. Si vero ultra ripam dictam se transferat, a cantu prorsus desistit (Cap. LI De philomena*, p. 102).
25. Neckam développe une physique de la couleur dans le chapitre sur le paon, voir sur ce point les analyses de B. Ribémont, *La renaissance du XII^e siècle et l'encyclopédisme*, p. 182.
26. *Cap. LXXIX De avibus rapacibus*, p. 123.
27. *Cap. LXXX Quare aves non faciant urinam*, p. 124.
28. *Qui posit ventos in thesauris suis*, p. 62.
29. p. 381-382, v. 369-404.
30. Jean, 3, 8.

RÉSUMÉS

Alexandre Neckam (1157-1217) est à la fois l'un des derniers représentants de l'école de Chartres et un aristotélicien convaincu. On étudie ici la façon dont le philosophe anglais présente les oiseaux à la suite d'une longue tradition encyclopédique, mais aussi « littéraire », s'appuyant essentiellement sur les poètes. Les précisions nouvelles qu'il apporte prouvent un regard précis de naturaliste, mais tout marqué par la théologie : le commentaire lie solidement l'exégèse à l'eschatologie. Quoique le *De naturis rerum* ait connu une modeste diffusion, il offre de multiples résonances avec la démarche d'Albert le Grand. Le petit Volucraire inséré dans le chapitre consacré à l'air se présente comme une mise en abyme du propos de Neckam : on peut y suivre la méthode du Maître qui rassemble toutes les sources. La reprise en vers de ce qui a d'abord été traité en prose représente de son côté une réflexion sur la forme, participant à la quête de la sagesse que dessine l'exploration du monde autour de la *viva vox*.

AUTEUR

MARIE-GENEVIÈVE GROSSEL

Maître de conférences émérite en philologie et littérature médiévales, Valenciennes, Université Polytechnique des Hauts de France, laboratoire *De scripto*